

Rencontre à la deuxième Rome

Chapitre 1

Les cavaliers s'arrêtèrent au sommet d'une colline verdoyante, une vue magnifique sur la cité s'ouvrait devant leurs yeux. D'immenses murailles entouraient la ville sur plusieurs niveaux et une centaine de tours les renforçaient. De sa position, Godefroy distinguait de gigantesques bâtiments tels un palais, une vaste construction circulaire à ciel ouvert et d'innombrables clochers. La ville s'étalait sur des kilomètres jusqu'au bord de mer. Celle-ci grouillait de bateaux aux allures différentes selon qu'ils venaient de Chypre, de Rhodes ou encore de Corinthe.

— Impressionnant, n'est-ce pas ? ricana le cavalier à côté de lui.

Godefroy se tourna légèrement vers son interlocuteur. Revêtu d'une armure intégrale, Domenico le jugeait avec un certain mépris. De la petite troupe d'une vingtaine d'hommes, Godefroy le Balafre restait le seul à ne pas porter un tabard blanc cousu d'une immense croix rouge. Du moins, le tissu était jadis blanc, avant que la poussière des routes et le sang des ennemis ne le souillent.

— Constantinople, la cité de l'opulence et des vices, cracha un autre soldat, cette fois-ci avec un accent chantant.

— Tu ne veux toujours pas nous révéler ce que tu y feras ?

Godefroy conserva le silence et le dernier intervenant lança une phrase dans un dialecte italien — du Vénitien, si le mercenaire avait bien compris leurs explications. Ses compagnons répondirent par un fou rire. Ils se moquaient de lui, et profitaient depuis le début du périple de sa méconnaissance de leur langue. Néanmoins, Godefroy — aussi appelé le Balafre en raison de l'horrible cicatrice qui lui mangeait le côté gauche du visage — n'en avait cure. Ces hommes pouvaient le railler et l'affubler de n'importe quel surnom, tant qu'il parvenait à ses objectifs.

— Laissez-le, gronda le chef de la troupe.

Un chevalier, ceint également de ce même tabard blanc, les rejoignit. Lorsque Giovanni Amadio parlait, tous les soldats se taisaient. Quelques mèches brunes s'échappaient de son camail¹ et ses yeux, presque noirs, se posèrent avec sévérité sur ses hommes. Ceux-ci s'écartèrent pour le laisser prendre place à côté de Godefroy.

— Sous peu, nous pénétrerons à l'intérieur de la capitale. N'oublie cependant pas que ton contrat te lie à nous jusqu'à la fin de notre mission.

— Je n'ai qu'une parole, asséna Godefroy.

¹ La cote de mailles qui recouvre la tête.

Amadio acquiesça.

— C'est ce que nous verrons.

Le mercenaire ne releva pas. Les pèlerins armés² ne lui accordaient pas leur confiance. Après tout, Godefroy méritait leur suspicion. Il restait la tête nue, rasée de surcroît, alors que la plupart des hommes, latins, grecs ou arabes laissaient pousser leurs cheveux. Des pièces de différentes origines composaient sa cuirasse, aussi bien occidentales qu'orientales. Il les choisissait pour leur robustesse et leur côté pratique, non pour leur harmonie ou la revendication d'un territoire particulier. Godefroy n'appartenait à aucun peuple ni patrie. Il n'obéissait qu'à une seule loi : la sienne.

Les soldats reprirent leur conversation dans leur dialecte tandis que le mercenaire tendait son esprit vers la capitale de l'Empire romain d'Orient. Sa cible se trouvait là, quelque part, et il se jurait de la débusquer.

Leur petite troupe descendit la plaine et déambula dans un paysage de campagne luxuriante. Des troupeaux de bêtes paissaient avec tranquillité et se reposaient à l'ombre d'oliviers. Au fur et à mesure, d'autres badauds se joignirent à eux, principalement des caravanes de marchands aux origines très diverses. Constantinople se situait en plein sur la route de la soie et attirait par conséquent du beau monde.

Les Vénitiens leur jetaient des regards revêches et Godefroy n'eut pas besoin de traduction pour deviner les insultes dans leurs propos. Tant que ses « compagnons » ne croisaient pas ceux que les Occidentaux appelaient vulgairement des « Sarrasins », ils devraient rester tranquilles. Et dire qu'ils ignoraient jusqu'à l'existence de différents califats ! La dynastie des Abbassides régnait pour le moment sur la majeure partie de l'Orient, mais les tribus turques, comme les Seldjoukides, gonflaient en importance et en revendication. Sans compter la menace mongole qui étendait ses griffes progressivement sur les Xia³. Si les Abbassides n'y prenaient pas garde, Temüjin⁴ ou l'un de ses descendants marcherait ensuite sur Bagdad. Mais tout cela, c'était trop de politique pour ces Occidentaux qui ne voyaient que l'importance de leurs minuscules seigneuries. Le Pape avait bien joué en concentrant leur tendance belliqueuse sur un ennemi commun, ou plutôt un ensemble d'ennemis qu'il avait chimériquement réuni en un seul.

Dans tous les cas, Godefroy avait beau ne pas porter les pèlerins armés dans son cœur, son physique passait plus inaperçu en leur compagnie qu'auprès d'une troupe ottomane. Ces derniers n'étaient d'ailleurs guère les bienvenus actuellement à Constantinople. La cité se montrait méfiante à la suite de troubles politiques, et le précédent empereur croupissait dans les geôles de la capitale, les yeux crevés.

Une file se formait pour franchir les gigantesques portes de la ville. Des soldats, vêtus de casques ovales forts semblables à ceux des Maures, et de tuniques rouges surmontées de cotte de mailles, contrôlaient les entrées. Quand leur équipage voulut montrer patte blanche, les gardes froncèrent les sourcils.

² Le mot « croisé » n'est arrivé que bien plus tard, et le terme « croisade » encore plus. À l'époque, la croisade était considérée comme un pèlerinage et les croisés s'appelaient donc des pèlerins.

³ Dynastie qui régnait sur le nord-ouest de la Chine

⁴ Gengis Khan. Ce dernier terme est en effet un titre, identique à celui d'Empereur, et non son nom d'origine. Il ne l'utilise pas encore durant nos aventures.

Ils s'exprimèrent d'abord en grec, puis, voyant que leurs interlocuteurs ne comprenaient pas un seul mot, firent signe à des marchands. Ceux-là mêmes qu'Amadio et ses troupes s'amusaient à dénigrer traduisirent les propos des gardes. La mine sombre, les Vénitiens rebroussèrent chemin, sans la moindre explication pour Godefroy. Curieux, le mercenaire les laissa d'abord s'éloigner, puis se pencha vers leur interprète, avant de murmurer, en arabe :

— *Que se sont-ils dit ?*

L'homme ouvrit de grands yeux ronds et le dévisagea. Ce n'était pas tous les jours qu'on entendait un chrétien d'occident parler la langue de leurs ennemis ! Toutefois, à en juger par la taille du convoi du marchand, Godefroy se doutait bien qu'il maîtrisait plusieurs langues. L'homme, un turban autour du crâne, examina les alentours, avant de lui murmurer également en arabe :

— *Apparemment, leur hôte a besoin qu'ils s'acquittent d'une mission avant de les laisser entrer. Ils doivent contourner la muraille par l'est.*

— *Choukrane*, répondit Godefroy.

Le marchand acquiesça, le regard dévoré par la curiosité, lorsque le garde lui signifia d'avancer. De son côté, Godefroy talonna sa monture, qui partit avec joie au galop. « Cendres », sa belle jument arabe grise, possédait un corps élancé qui lui conférait une agilité bien supérieure à celle des chevaux italiens. Néanmoins, sa petite taille en imposait moins face à l'ennemi. On ne pouvait pas tout avoir.

Ses employeurs ne s'inquiétèrent pas de le voir arriver à la traîne et Godefroy suivit le mouvement en silence. Intérieurement, il se sentait contrarié d'être retardé dans ses plans. N'avait-il pas déjà assez versé le sang pour ces maudits pèlerins ?

Le chemin les obligea à longer la partie est de la muraille, qui semblait s'étirer à l'infini. Finalement, Amadio s'arrêta à proximité d'un ensemble de tentes. Il mit pied à terre et s'époumona dans son dialecte italien. Godefroy n'y comprit pas grand-chose, à part son nom et la mention du mot « seigneur ». Jusqu'ici, le mercenaire n'avait pas douté du sang noble d'Amadio. Ses manières et son arrogance, ainsi que ceux de ses hommes, le trahissaient.

Un Grec rondouillard d'une quarantaine d'années, doté de longs cheveux châains ondulés, émergea d'un bivouac. Godefroy ne put s'empêcher de le détailler avec curiosité : son vêtement oriental semblait composé d'une soierie rose très fine. Au-dessus, il portait une chlamyde, cette sorte de manteau de l'ancienne Grèce, attachée sur l'épaule droite par une agrafe. Son embonpoint forçait l'admiration, mais ne dissimulait pas pour autant des hanches prononcées et un début de poitrine. En outre, son visage était parfaitement rasé, encore mieux rasé que Godefroy qui maudissait la vitesse à laquelle sa barbe poussait. Cet homme possédait toujours une peau de bébé.

L'inconnu ouvrit le bras et invita le seigneur à le suivre dans une tente. Lorsqu'il parla, les cavaliers ne purent s'empêcher de s'agiter. Sa voix aiguë et fluette ressemblait à celle d'une femme.

Amadio ressortit de son entrevue à peine quelques minutes plus tard. Son visage respirait la contrariété.

— *Le Balafré !* cria-t-il.

Godefroy s'avança sans se presser. Il détestait qu'on l'interpelle ainsi.

— Prends neuf hommes avec toi et chevauchez vers le sud. Notre « hôte » est apparemment décédé et son héritier ne respectera son contrat que si on apporte une preuve de notre bonne volonté.

Il cracha par terre et Godefroy haussa un sourcil perplexe. Cette annonce ne lui faisait ni chaud ni froid.

— Tu pourrais te montrer un brin navré...

— Toutes mes condoléances, rumina Godefroy.

Un sourire narquois étira les lèvres du seigneur.

— Une de leur caravane a été attaquée. Tu dois aller récupérer la marchandise, ce sera notre passe-droit.

— Qu'ai-je à y gagner ? répondit Godefroy, pragmatique comme à son habitude.

Son interlocuteur plissa des yeux contrariés, puis lança :

— J'augmenterai la somme que je te dois. Ainsi tu pourras t'acheter du tissu, blanc et rouge de préférence.

Les soldats pouffèrent et Godefroy choisit de les ignorer.

— Ils devraient se situer à trois jours de marche au sud. Je m'occupe des détails et je vous rejoins.

Le mercenaire acquiesça et les Vénitiens sélectionnés pour le suivre pestèrent. Après des semaines à cheval, cette expédition relevait de la punition. Godefroy ne se berçait d'ailleurs d'aucune illusion : selon le nombre d'ennemis face à eux, il se pouvait bien qu'il ait à combattre seul. Après tout, n'était-il pas payé pour cela ?

Chapitre 2

Les dix hommes chevauchèrent jusqu'à la tombée de la nuit avant de s'octroyer une pause. Comme ils avaient dû partir sans prendre le temps de se ravitailler, les vivres commençaient à manquer. L'absence de repos et de nourriture constituait les deux pires éléments pour agacer un soldat. En revanche, Godefroy ne se plaignait jamais. Il considérait les jérémiades comme une marque de faiblesse et la faiblesse menait à la ruine.

Le lendemain matin, ils croisèrent de nouvelles caravanes, mais aucune marchandise ne correspondait à la description. Ils cherchaient deux carrioles aux roues cerclées de métal doré, refermées par un tissu à l'emblème d'un aigle bicéphale⁵ couronné.

Malgré tout, les pèlerins armés mettaient un point d'honneur à fouiller chaque convoi, et à subtiliser l'une ou l'autre denrée. Les pauvres voyageurs ne pouvaient pas s'interposer, même ceux qui avaient pu se payer les services d'un garde. À neuf contre un, le calcul était vite fait.

— Tant pis pour toi, si tu meurs de faim, le Balafre ! ricana avec un sourire édenté l'un des Vénitiens.

Le soldat croqua dans un fruit et le mercenaire l'ignora avec dédain. Plusieurs heures passèrent encore sur les routes, lorsqu'un nuage de poussière s'éleva au loin. Godefroy lança son cheval au trot et ses doutes se confirmèrent : plusieurs charrettes composaient ce convoi. Il fit un signe de main, mais au lieu de se presser, ses compagnons le rejoignirent très tranquillement.

— Tu crois que ce sont eux ? demanda Domenico.

— C'est possible, répondit Godefroy. Attendons...

— Ya ! s'écria le Vénitien, suivi par tous ses camarades.

— ...la nuit, termina seul Godefroy.

Il leva les yeux au ciel et, finalement, lança son cheval au galop. Ces pèlerins n'avaient décidément rien dans la cervelle ! À peine arrivèrent-ils à une centaine de mètres, que les propriétaires des chariots dégainèrent des cimenterres. Même de loin, Godefroy reconnaissait ce sabre à la lame courbée. Il n'en fallut pas plus à ses camarades pour se jeter dans la mêlée. Ces gens osaient les défier et, qui plus est, devaient posséder des origines sarrasines.

Les Vénitiens firent un véritable carnage. Les épées s'enfoncèrent dans les chairs, le sang gicla au sol et sur les chevaux. Certains ennemis voulurent fuir, mais leurs assaillants les pourchassèrent sans la moindre pitié. Godefroy fixait sans le voir ce triste spectacle. Ses yeux restaient rivés sur le tissu qui recouvrait les marchandises, blanc et non rouge comme leur cible, du moins, avant que cet océan de sang ne se répande sur la plaine. Les pèlerins armés se rapprochèrent des chariots vers lesquels certains malheureux tentaient de battre en retraite. Ils frappèrent et ne prirent pas garde au chaos qu'ils répandaient. Les chevaux harnachés prirent peur et s'enfuirent, entraînant leurs trésors avec eux. Aucun Vénitien ne réagit.

⁵ Un aigle à deux têtes.

Godefroy pesta et lança sa jument à leur trousse. Ce sang ne devait pas avoir été versé pour rien ! Un premier chariot se renversa et le cheval dut interrompre sa course. Il se cabra à plusieurs reprises, puis, résigné souffla des nasaux. Godefroy s'approcha alors et découvrit des ballots de tissu grands ouverts : bijoux, assiettes et gobelets en or. Son poulx s'accéléra et son cœur opéra un bond lorsqu'il discerna un aigle à deux têtes gravé au dos d'un de ces plats.

Sa tête se tourna vivement vers l'autre chariot qui disparaissait au loin. D'un geste sec, il sectionna les attaches qui maintenaient la bête captive et remonta sur sa jument qui s'élança au galop sur leur cible.

Ses foulées, petites, mais rapides, eurent bientôt raison du cheval tirant la dernière carriole. Godefroy abandonna les rênes et Cendres en profita pour encore accélérer, encouragée par une tape affectueuse sur son cou. Godefroy se leva alors de sa selle et, penché en avant, les doigts solidement ancrés dans la crinière de la bête, s'accroupit. Elle augmenta la cadence jusqu'à atteindre le niveau du cheval affolé et le mercenaire bondit sur ce dernier. Il se réceptionna à plat ventre sur le côté, faillit glisser tête la première, avant de retrouver juste à temps son équilibre.

— Tout doux, tout doux..., murmura-t-il, en tirant avec délicatesse sur le mors.

L'animal tenta de secouer la tête et Godefroy réitéra d'une voix calme :

— Tout va bien.

Le cheval ralentit l'allure, jusqu'à s'arrêter tout à fait.

— Bien.

Le guerrier tapota son col, avant de poser pied à terre. Il n'aperçut nulle part sa jument, mais ne s'en inquiéta pas. Après cette performance, elle avait mérité un peu de liberté. Par prudence, il avisa les alentours, mais ne découvrit aucune trace humaine. Ils se trouvaient sur une large plaine et que le chariot soit resté sur ses roues relevait du miracle. Si les pèlerins l'avaient suivi, ils ne manqueraient pas de d'abord s'occuper du premier convoi renversé.

Godefroy gagna l'arrière, où la toile blanche était entièrement attachée pour protéger les marchandises. Son estomac gronda alors comme dans un tremblement de terre et il ferma les yeux, contrarié. Heureusement que ces maudits Vénitiens ne se trouvaient pas avec lui, sinon son poing aurait certainement atterri dans leur face railleuse !

Cela n'était pas son genre, mais ce galop effréné et cette prise de risque avec le cheval valaient bien qu'il se serve. Il dénoua les nœuds tout le long de la toile, pesta du temps qu'il y perdait, puis tira d'un coup sec pour dévoiler l'intérieur.

Et là, il se figea.

Une dizaine de sacs bien chargés reposaient dans le chariot et, tout au fond, recroquevillé sur lui-même, se dissimulait un enfant.

Chapitre 3

Godefroy s'écarta vivement du chariot et jura comme un beau diable. Qu'est-ce qu'un gosse faisait au beau milieu de ce pétrin ? C'était bien sa veine ! Il leva la tête au ciel et porta une main sur son crâne rasé. Il inspira profondément, puis retourna devant le chariot. Ses paumes se posèrent fermement contre le plateau de bois et, la mâchoire contractée, il examina en détail le gamin. De longs cheveux poisseux de crasse tombaient sur ses épaules nues. Godefroy attribua aussi le hâle de sa peau à un manque d'hygiène. Sa bouche était délicate, ses traits d'une finesse et d'une beauté remarquables malgré la crainte qu'ils exprimaient. Ses yeux, d'un bleu profond, le firent même déglutir. Cette fois, les jurons se coincèrent dans sa gorge. Une fille... Non seulement le destin avait choisi de mettre un enfant sur son chemin, mais en plus avec un trou entre les jambes ! Cela allait de mal en pis.

— Écoute, gamine, tenta-t-il en français. Le temps presse. Je ne te veux aucun mal, mais tu dois bouger d'ici ! D'autres cavaliers arrivent et je ne garantis pas leur réaction.

Il n'obtint aucune réponse. Son interlocutrice se contentait de le dévisager, tremblant de tout son corps. Il soupira de plus belle et réitéra ses propos en arabe. Un éclat étonné brilla dans les prunelles de l'enfant, mais celle-ci ne bougeait toujours pas.

— Je détache le cheval et tu t'enfuis vite dessus, conclut-il d'une voix abrupte dans les deux langues.

Il s'écarta. Déjà, il entendait des sabots se rapprocher et il espérait que ce ne soit que le fruit de son imagination. Godefroy jura une énième fois et se dépêcha de détacher le cheval qui tirait le chargement. Il ne possédait pas de selle, et le mercenaire noua les rênes pour les raccourcir. Cela aiderait l'enfant à se maintenir en équilibre. Puis il amena la monture devant l'entrée de la carriole. Il pointa du doigt la gosse, l'animal, puis l'horizon au loin.

— Tu dois partir, réitéra-t-il en français, puis en arabe.

Elle releva doucement la tête et Godefroy sentit une bouffée d'espoir l'envahir. Il recula pour lui laisser le champ libre jusqu'au cheval et la fillette se redressa lentement. Godefroy distingua alors sa vieille tunique rapiécée, bien loin de l'étoffe soignée d'un rejeton de marchand. Cette gamine devait appartenir à de pauvres gens, et avait été soit volée, soit vendue comme esclave. Elle se rapprocha, et la lumière extérieure l'éclaira mieux. La saleté la recouvrait tellement que ça aurait été un miracle qu'elle fût exempte de vermine. Néanmoins, quand ses yeux se posèrent sur l'animal, Godefroy y lut de nouveau de la peur. Bon sang, elle n'avait quand même pas peur des chevaux ?

— Dépêche-toi, réitéra-t-il d'une voix peu amène.

L'enfant se recroquevilla sur elle-même et Godefroy recula, les mains en évidence pour signifier qu'il ne l'attaquerait pas. Alors, doucement, elle se rapprocha et le mercenaire caressa le col de la bête.

— Tu vois, tu n'as rien à craindre. En plus, les chevaux aiment les enfants...

Il se tut soudain. Un contact froid frôlait le côté gauche de son visage, que la gamine effleurait du bout des doigts. Il n'osa plus bouger, peu habitué à être ainsi touché.

D'un coup, des hennissements leur parvinrent, suivis de bruit de sabots. L'enfant s'enfuit sur-le-champ et retourna se cacher au fond du chariot.

— Et...

Godefroy n'eut pas le temps de finir son juron que Domenico arrêta son cheval à côté de lui.

— Alors, tu fuis le combat, le Balafré ?

— Si j'étais intervenu, vous n'auriez même pas eu l'occasion de tirer votre épée, répliqua-t-il aussi sec. Or vous aviez apparemment besoin d'exercice.

Il désigna d'un signe de tête les trois cavaliers qui arrivaient, couverts de sang.

— Tu peux parler...

— Qu'est-ce qui importe à Amadio ? s'agaça Godefroy. Tuer les voleurs ou récupérer les marchandises ? Perdez votre temps si vous le voulez, mais j'ai à faire !

Alors que Domenico ouvrait la bouche pour répliquer, Godefroy passa à côté de lui, tirant le cheval pour l'harnacher à nouveau au chariot. Si leur intruse se cachait bien, peut-être pourrait-il l'exfiltrer en douce par la suite. Un enfant, une fille qui plus est, n'avait pas sa place en présence de guerriers, qu'ils soient chrétiens d'occident, d'orient ou musulmans.

Domenico prononça des paroles dans son dialecte italien et cracha par terre. Le mercenaire préféra l'ignorer, même s'il devinait très bien l'injure.

Quand le cheval regagna son poste, ils opérèrent un demi-tour. Les cinq derniers cavaliers apparurent bientôt dans leur champ de vision. Ils essayaient tant bien que mal de réparer la roue de l'autre chariot qui avait quitté son cadre. Néanmoins, ils s'y prenaient comme des manches.

Godefroy leva les yeux au ciel et descendit de cheval pour examiner les dégâts. En l'espace de deux secondes, il posa son diagnostic :

— C'est irrécupérable. Il faut une nouvelle roue.

Les pèlerins armés lâchèrent la plateforme et, découragés, se laissèrent tomber sur les fesses. Domenico leur cria aussitôt des ordres et ils soupirèrent.

— Toi aussi, le petit malin, s'agaça le pseudo chef de troupe. Aide-les à transvaser les sacs dans le deuxième chariot.

— C'est une mauvaise idée, s'anima Godefroy. L'autre est presque plein et un cheval ne pourra jamais tirer...

— Alors tu ajouteras le tien.

Le mercenaire l'observa avec exaspération.

— Il n'y a de place que pour un seul harnachement. L'animal ne tiendra pas tout le trajet.

— Dans ce cas nous tournerons ! Qu'y a-t-il, le Balafré ? Tu nous caches quelque chose ?

Godefroy sourit de manière provocante et décocha :

— Je préférerais que tout soit clair pour ta cervelle de piaf.

Les pèlerins s'esclaffèrent et Domenico leva le poing vers Godefroy. Néanmoins, celui-ci ne cilla même pas et le défia du regard. Le silence entre eux s'éternisa, puis le Balafré s'écarta, avant de grimper sur le bon chariot.

— Allez, passez-moi les sacs, qu'on en finisse !

Un premier cavalier lui en jeta un sans façon, et Godefroy le déposa bien au fond. Dans la demi-pénombre, il discerna le visage inquiet de la fillette. Dos aux autres, il plaqua un doigt sur ses lèvres et plaça le sac de façon à la cacher complètement. Il fit de même avec le reste, si bien qu'il devint presque impossible de sortir du chariot tellement il était plein.

— Ya ! cria Domenico.

La troupe se remit en route.

Chapitre 4

Lorsque la nuit tomba, ils n'avaient pas franchi la moitié du chemin. L'humeur des hommes restait maussade. Deux de leur camarade avaient une blessure ouverte, qu'ils essayaient de comprimer avec des linges. Les pillards avaient heureusement quelques vivres, mais guère assez pour satisfaire leurs estomacs affamés. En revanche, les outres de vin ne manquaient pas, si bien que ce furent des hommes complètement ivres qui montèrent la garde. Godefroy en restait abasourdi. Néanmoins, cela lui permit d'approcher le chariot en toute discrétion. Il détacha une attache du tissu située au niveau où il devinait l'enfant, puis y glissa un morceau de pain et une gourde.

— Nous allons à Constantinople, marmonna-t-il dans les deux langues qu'était susceptible de connaître la gosse.

Au moins, le nom de la ville se ressemblait en français, grec ou arabe. La gamine avait donc dû comprendre leur destination. Il ne s'attarda pas : un mercenaire qui rode auprès de trésors aurait forcément attiré l'attention.

Il se coucha nerveux, ayant hâte d'atteindre Constantinople pour laisser ces chrétiens d'occident à leurs affaires et enfin régler les siennes.

Le convoi reprit sa route à l'aube. Godefroy se retenait de regarder en direction du chariot, mais il brûlait de s'en approcher. Pourquoi cela l'affectait-il à ce point ? Ce n'était, après tout, pas son problème. Bientôt, de la poussière s'éleva au loin. Tendû, le mercenaire porta la main à son épée, mais il s'apaisa en reconnaissant la croix rouge des tabards. Giovanni Amadio les rejoignait avec le reste de ses hommes et félicita les guerriers.

Domenico asséna quelques phrases qui firent rire la troupe, les regards se tournant vers Godefroy. Ce dernier les ignore, et ils reprirent leur chemin. Lorsqu'ils montèrent le camp pour la deuxième nuit, les outres de vin avaient miraculeusement disparu, comme si les pèlerins armés craignaient la réaction de leur chef. De plus, celui-ci avait eu le temps de récupérer des rations.

Godefroy tapota le flanc de sa jument d'un air las, tandis que les hommes se rassemblaient pour partager la nourriture.

Soudain, des cris suraigus s'élevèrent et le Balafre leva aussitôt la tête. Son sang ne fit qu'un tour dans ses veines et il se précipita vers l'origine du bruit. Bien vite, il découvrit Domenico, la main refermée sur les cheveux de la gamine qui était sortie du chariot.

Désormais debout, Godefroy distinguait mieux son corps frêle, aux membres particulièrement fins et allongés. Celle qu'il avait prise pour une très jeune enfant devait être plus âgée qu'il ne le pensait : au moins douze ou treize ans, si ce n'est plus. Sa minceur et sa crasse ne permettaient pas de certitude.

— Que fais-tu ? gronda Godefroy en se rapprochant maladroitement.

— Une voleuse ! ricana Domenico, comme si la réponse lui paraissait évidente.

La fillette tentait de se défaire de la poigne, des larmes perlaient au coin de ses yeux.

— Une voleuse ? Alors que nous sommes au milieu de nulle part ? cracha Godefroy, les muscles tendus.

Il éprouvait un mal fou à ne pas dégainer son épée.

— Oui, je l'ai vue parmi les caisses !

Il sortit soudain une lame et, avec un sourire cruel, la rapprocha de l'enfant. Celle-ci paniqua et les larmes coulèrent sur ses joues, tandis qu'elle essayait de reculer.

— Cela suffit ! gronda Godefroy.

Il bondit sur Domenico. Celui-ci, surpris, ne réagit même pas lorsque le mercenaire lui tordit le poignet. Le poignard tomba au sol et il en lâcha sa victime.

— Espèce de chien galeux ! hurla-t-il.

Tête la première, il chargea sur Godefroy. Celui-ci réceptionna son crâne en plein dans l'estomac. Les dents serrés, il se courba pour bloquer son adversaire et lui asséna plusieurs coups de poing dans les flancs.

Des hommes les séparèrent alors violemment, et ils durent se mettre à plusieurs pour maintenir à l'écart les deux combattants.

— Cessez vos pitreries ! s'agaça Amadio. Et qu'on m'éclaire sur la situation !

Il se tourna vers l'enfant qui, au lieu de fuir, s'était recroquevillée en deux au sol. Son regard et son attitude transpiraient la peur. Elle était loin de représenter une menace pour les pèlerins.

— Que fais-tu là ? déclara le chef vénitien, d'abord en français, puis dans son dialecte italien.

L'enfant ne réagit pas, tremblant de tout son corps. Un autre cavalier prit la parole, cette fois dans des intonations qui sonnaient grecques. La fillette tourna la tête vers lui.

Un second soldat se rapprocha d'Amadio pour lui chuchoter des paroles à l'oreille. Godefroy fronça les sourcils. Trois hommes continuaient de l'immobiliser.

— Le fond du chariot pue l'urine, traduisit le chef de l'expédition. Cette demoiselle se cache donc ici depuis longtemps, peut-être même avant que vous attaquiez le convoi.

Il lança un regard noir à Domenico, qui baissa la tête.

— Toi ! Répète en grec ce que je vais dire. Que fais-tu là ? Pourquoi te cachais-tu ?

L'enfant ne répondit pas. À la place, elle montra sa gorge.

— Leone, ouvre-lui la bouche.

Le pèlerin s'exécuta, malgré la résistance de sa victime.

— Elle possède toujours sa langue. Et elle criait plutôt bien quand Domenico l'a attrapée.

— Il arrive que des mioches cessent de parler après avoir vécu des massacres, déclara Godefroy.

Cette fois, sa patience arrivait au bout. Il tenta de se défaire des trois hommes, mais ceux-ci raffermirent leurs prises.

— C'est vrai, admit Amadio. Néanmoins, ce n'est plus une enfant...

Ses yeux descendirent sur la silhouette de la fillette et Godefroy sentit la colère le dévorer.

— Je la prends ! déclara-t-il soudain. En guise de paiement de ce que tu me dois.

L'italien haussa un sourcil circonspect.

— Je ne te savais pas marchand d'esclaves. Elle est frêle et ne parle même pas. De plus, ces brigands ont déjà dû la déflorer. Tu n'obtiendras pas la moitié de ce que je te dois...

— Ce sont mes affaires, répliqua Godefroy d'un ton mordant. Sans compter que ça arrange les tiennes.

— Amadio..., commença Domenico, qui avait récupéré sa liberté au contraire du mercenaire.

— Silence ! s'agaça le seigneur. Très bien. Joue avec elle. Néanmoins, je la veux hors de ce chariot et tu ne bénéficieras pas de ration supplémentaire !

— Entendu, cingla Godefroy.

Giovanni Amadio darda une expression dégoûtée vers l'enfant, puis se détourna.

— Domenico... Montre-lui ce qu'il en coûte de s'en prendre à un chevalier du pape.

Le Vénitien sourit de toutes ses dents et serra les poings en s'approchant de Godefroy. Celui-ci s'agita, mais les pèlerins le tenaient trop bien. Alors Domenico frappa en plein dans son visage. L'arcade sourcilière de Godefroy se mit à saigner, mais il ne gémit pas une seule fois. Ni à ce moment ni lorsque d'autres coups plurent sur lui.

Amadio n'était pas stupide et Domenico reçut vite l'ordre de s'arrêter. Constantinople se trouvait encore loin et le mercenaire pouvait toujours s'avérer utile. Le Balafre se releva sans se plaindre, malgré les contusions qui brûlaient son corps. Un Vénitien lui jeta alors sa part de nourriture sur le sol et Godefroy ne la ramassa qu'une fois celui-ci éloigné. Le mouvement lui arracha une grimace.

L'enfant restait assise au sol, en boule, et le dévisageait. Le mercenaire s'approcha d'elle. Aussitôt, elle se recula, apeurée.

— Tu n'as rien à craindre de moi, soupira-t-il, au comble de l'exaspération.

Il cassa en deux le large biscuit en forme de pain qu'on venait de lui donner et en proposa une moitié à la gamine. Celle-ci ouvrit de grands yeux ronds et hésita d'abord. Comme Godefroy insistait, elle tendit lentement le bras, puis s'empara rapidement du gâteau sec, avant de le porter à ses lèvres. Il disparut en un temps record, encore plus vite qu'entre les mains d'un soldat affamé. On emportait ce genre de rations en Occident pour nourrir les troupes : les biscuits étaient faciles à transporter et à conserver, et permettaient de vite retrouver de l'énergie.

— Tiens, tu en as plus besoin que moi, ricana-t-il, en lui tendant l'autre bout.

La gamine ne se le fit pas dire deux fois et la nourriture disparut aussi vite que le morceau précédent.

— Allez, viens. Reposons-nous. Et tu ne peux pas retourner dans le chariot.

Elle lui lança de grands yeux perdus et le mercenaire lui désigna sa cachette de fortune, avant de faire non du doigt. Puis il lui tendit la main, mais elle ne réagit pas.

— Viens, l'encouragea-t-il, tu ne vas pas rester ici, seule.

Comme elle ne bougeait toujours pas, il soupira et lui saisit le poignet. La jeune inconnue s'anima alors d'une rage folle. Godefroy perdit patience. Son corps le faisait souffrir le martyr et il attrapa l'enfant par la taille, pour la soulever sans façon sur son épaule. Celle-ci l'asséna de coups de pieds et de coups de poing, qui élançaient les blessures que lui avait infligées Domenico. Les pèlerins ricanaient sur son passage. Ils devaient certainement se dire que Godefroy ne récoltait que ce qu'il avait semé. Néanmoins, le mercenaire lut dans leur regard l'envie d'être à sa place. Sa mâchoire se crispa encore plus.

Parvenu à l'écart, Godefroy balança son fardeau au sol, à proximité de sa jument. L'enfant releva un visage furieux, qui se décomposa en découvrant l'animal. Une couverture atterrit alors sur sa tête et elle tira dessus sans comprendre.

— Dormir, indiqua-t-il, en s'allongeant. Et n'essaie pas de t'enfuir. Le cheval te surveille.

Il pointa du doigt Cendres, puis se tourna sur le sol et ferma les yeux. La route était encore longue et il avait besoin de repos. Malgré tout, il gardait ses oreilles grandes ouvertes. La gamine allait-elle s'esquiver dès qu'elle en aurait l'occasion ? À cet instant, Godefroy s'en moquait. Il s'était déjà trop mêlé de ce qui ne le regardait pas et il se retrouverait sans le sou dans la capitale. Cette même était un nid à problèmes et tant mieux s'il se réveillait seul le lendemain !

Un contact doux et léger sur son visage tira Godefroy du sommeil. D'abord, il se crut très loin, sous une tente dans le désert, mais le tintement des armures et des armes détruisit vite cette sensation de paix. Il ouvrit les paupières et rencontra directement les yeux bleus et limpides de sa protégée. Le bout de ses doigts glissait sur la cicatrice de son visage. Un sentiment inconfortable contracta l'estomac de Godefroy et il déglutit, avant de se relever vivement.

— Tu monteras avec moi, déclara-t-il en désignant la jument.

Devant l'air affolé de la gamine, il ajouta, soudain très sérieux :

— Je ne te laisserai pas tomber.

Et il tint parole. Malgré sa peur, l'enfant monta et il la garda bien solidement perchée devant lui. Il n'allait tout de même pas la faire marcher alors que ses pieds restaient nus. Néanmoins, un élément déranga le mercenaire : son odeur. Pas qu'elle fût répugnante, justement. La fillette avait beau être noire de crasse et de poussière, aucune fragrance fétide n'émanait de son corps. Après ces semaines passées sur les routes, Godefroy sentait même

probablement davantage le bouc qu'elle. Finalement, sa théorie initiale était peut-être erronée et l'enfant appartenait sans doute à une famille noble. Comme les Vénitiens avaient tué ses ravisseurs, il ne le saurait jamais.

Chapitre 5

Trois jours de marche... Un véritable enfer pour Godefroy qui devait supporter son corps perclus de douleurs, la faim — il continuait de donner sa nourriture à la gamine qui en avait plus besoin que lui — et cette sensation d'être constamment épié.

Lors de la nuit suivante, il dut rejoindre le feu avec l'enfant pour se protéger du froid et de l'humidité qui devenaient de plus en plus prégnants. Les Vénitiens se turent à leur approche, marquant ainsi toute leur animosité. Puis Domenico lança une phrase dans leur langue, une seule, et tous les autres se mirent à rire avant de reprendre leur conversation. La gamine avança ses mains vers le feu pour se réchauffer et Godefroy contempla un instant ses doigts extrêmement fins. Un nouveau détail le frappa : le dessous de ses ongles avait beau être noir, ils n'étaient ni trop courts, ni trop longs. De plus, il ne repéra aucune décoloration, signe de maladie ou de malnutrition. Godefroy réfléchissait peut-être trop...

Giovanni Amadio prit la parole d'une voix grave, puis d'autres répondirent comme donnant leur avis. La tension parmi les pèlerins était palpable, mais pas un seul ne tourna la tête vers Godefroy ou la gamine. Leurs traits restaient crispés, leurs regards brillaient de convoitise... Quoi qu'ils puissent discuter, cela ne les concernait pas.

Le mercenaire décida finalement de retourner à l'écart, et de profiter de la chaleur des bêtes. Elles, au moins, ne tentaient jamais de le duper. Sa protégée le suivit et lorsqu'il s'allongea sur le dos, il sentit une pression contre son épaule gauche. Il tourna la tête et découvrit l'enfant, qui se blottissait contre lui. Confondait-elle le dangereux mercenaire avec un oreiller ?

Godefroy rumina et pivota sur le côté, dos à sa protégée. Il entendit alors du mouvement et, en quelques secondes, elle se retrouva allongée face à lui, se faufilant comme une petite fouine sous son bras. Ses doigts s'accrochèrent à son armure et elle enfouit sa tête contre son torse. Godefroy voulut s'écarter, mais la fillette gémit. Il attrapa une de ses mains pour la repousser, et s'arrêta en la découvrant gelée. Il rumina et, se détestant déjà, resserra son bras contre elle, avant de la recouvrir un peu plus avec son corps. Loin d'en paraître effrayée, l'enfant laissa échapper un son rauque... Une sorte de... ronronnement ? Godefroy n'en était pas certain. Néanmoins, la gamine avait vite perdu sa méfiance. Tout autre homme que le mercenaire aurait déjà... Rien qu'à l'idée de ce qu'elle avait dû vivre, il sentit la colère gonfler en lui. Seule la respiration calme de sa protégée parvint progressivement à l'apaiser.

Enfin, les murailles de Constantinople apparurent au loin. Ils purent emprunter de nouveau des routes plus larges et le chariot avança à plus vive allure. La jument s'agita à plusieurs reprises. Elle aussi en avait assez de marcher à ce rythme d'escargot.

Une dernière halte permit d'échanger le cheval qui tirait les marchandises. Comme par hasard, Giovanni Amadio choisit la petite Arabe de Godefroy, et celui-ci ne put s'y opposer. Cependant, il épargna au hongre harassé son propre poids. Il porta ses sacs et incita la gamine à avancer à côté de lui. Celle-ci ne se le fit pas dire deux fois, et se plaça à l'autre extrémité de la bête. Néanmoins, elle ralentit progressivement et Godefroy jura en avisant ses pieds meurtris. Finalement, elle monta sur son dos, et les Vénitiens se moquèrent en le traitant de « mule ».

Les muscles de Godefroy le tiraient, mais il se réconfortait en pensant à sa mission presque achevée. Bientôt ils se retrouvèrent dans la file qui attendait de pouvoir entrer au sein de la forteresse. Les Grecs d'Orient contrôlaient avec minutie chaque passage, encore plus durant ces temps troublés. L'enfant tapota alors son bras. Il l'ignora d'abord, puis, face à son insistance, la descendit de son dos.

— Qu'y a-t-il ? bougonna le mercenaire.

Les jambes serrées l'une contre l'autre, elle se tenait courbée en avant, les mains sur la vessie.

— Va, dépêche-toi, grogna-t-il.

Godefroy n'aimait guère l'idée de s'éloigner de son cheval. D'autant plus que le pèlerin qui se chargeait de le faire avancer ne montrait aucune douceur. S'il osait lui donner la moindre claque, il se jurait de l'écharper ! Les minutes s'écoulèrent, mais non les mètres qui le séparaient de son objectif. Finalement, l'absence de la gamine commença à l'inquiéter. Avisant qu'ils étaient de toute manière encore loin d'entrer, il s'écarta du chemin et suivit les petites traces rouges sur les graviers, puis dans l'herbe. L'enfant avait la peau beaucoup trop fine pour une paysanne, elle saignait pour un rien. À moins que... ? Il toucha son dos par réflexe, et le constata mouillé. Néanmoins, ce n'était que de la sueur, et non des menstruations.

La piste l'éloignait du chemin et il se maudit de son imprudence. Il avisa alors un verger d'orangers. S'il avait été une fille, il aurait certainement préféré pisser derrière un de ces arbres, à l'abri des regards... Une voix masculine s'éleva et des sueurs froides envahirent Godefroy.

Il laissa tomber ses sacs et se précipita vers les arbres fruitiers. Un homme avec un tabard serti d'une croix maintenait la gamine plaquée contre un tronc. Ses doigts sales passèrent sous sa tunique et remontèrent le long de ses cuisses. Godefroy vit aussitôt rouge et il dégaina son épée.

D'un coup, le soldat recula en jurant, comme si la fillette l'avait brûlé.

— Écarte-toi ! cria Godefroy.

Il l'attrapa par l'épaule et le repoussa vivement. La gamine regardait son agresseur avec froideur, le dos voûté, du sang sur les lèvres. Godefroy dévisagea le pèlerin, et reconnut immédiatement les cheveux bouclés et la face si peu amène de Domenico. Néanmoins, il ne tenait pas son cou, mordu à sang par l'enfant. Au contraire, il gardait son épée braquée vers sa proie, comme si c'était une créature démoniaque.

— Dégage de là, le Balafre, siffla-t-il entre ses dents.

Le soldat ne regardait toujours pas le mercenaire, son attention rivée sur la gamine derrière eux.

— Elle est à moi, rugit Godefroy. Et tu vas payer pour...

— Cette chose n'est pas ce que tu crois ! cria le Vénitien. C'est un monstre !

— Ferme-la ! cria le Balafre, qui ne comprenait rien à rien.

Domenico semblait véritablement perdu, voire angoissé.

— Cette chose a un pénis !

Godefroy cilla, le temps que l'information remonte à son cerveau. Puis il abaissa légèrement son épée, tout en secouant la tête :

— C'est un garçon, et alors ? énonça-t-il avec détachement. À cet âge, se tromper n'est pas rare...

— Tu ne comprends rien ! s'emporta Domenico.

Il fonça sur lui et l'attrapa par le col de son armure. Godefroy dut faire tous les efforts du monde pour rester calme.

— Elle n'a que ça qui nous ressemble ! Il n'y a pas ce qui devrait y avoir autour ! Et cette chose possède même un début de poitrine... Diantre, le Balafre ! C'est une aberration de la nature ! Il faut l'éliminer !

Il se détacha de Godefroy et se dirigea comme un fou sur l'enfant, épée dégainée. Il leva bien haut son bras et fut arrêté en plein élan. Il se retourna, dévisageant le mercenaire qui l'observait avec une froideur cruelle.

— Lâche-moi, la justice de Dieu...

Une lame s'enfonça profondément dans ses intestins et il abandonna son arme, qui tomba au sol, pour se recroqueviller.

— Dieu n'existe pas, murmura Godefroy. Et je ne vois qu'une aberration en face de moi.

Le mercenaire le poussa et Domenico bascula sur le côté en gémissant. Alors, le Balafre tira une dague et l'égorgea sans la moindre émotion. Le sang se répandit dans le verger et il récupéra son épée avant de l'essuyer sur le tabard de ce foutu pèlerin.

— Cela me démangeait depuis tellement longtemps..., grommela-t-il, avant de cracher sur son cadavre.

Puis, il s'approcha de... Comment devait-il l'appeler ? La fille, ou plutôt le garçon ? Celui-ci le dévisageait avec une expression curieuse. Malgré le sang versé, il ne semblait pas le craindre. C'était comme s'il essayait de pénétrer son âme, qui il était vraiment, et Godefroy détesta aussitôt cette sensation.

Il s'accroupit et arracha la bourse de Domenico, avant de la lancer sans prévenir vers cette moitié de garçon. Ce dernier l'attrapa au vol avec une agilité étonnante, qui accentua la perplexité de Godefroy.

— Tu es libre. Va, fais ta vie et fais attention à toi.

Le gamin esquissa un pas vers lui et Godefroy l'arrêta d'une main.

— Mon périple est dangereux, tu ne peux pas venir. Et si d'autres découvrent ton secret, cela te mettrait en péril. Va-t'en !

Godefroy se retourna vivement et s'en alla avec une célérité qui l'étonna lui-même. Sa poitrine restait nouée pour une raison qui lui échappait. Ce garçon avait connu des mutilations

ignobles et lui, il l'abandonnait là. Il le repoussait, comme sans doute beaucoup d'autres l'avaient repoussé avant lui. Néanmoins, c'était la meilleure chose à faire. Personne n'était en sécurité auprès de Godefroy, et il refusait d'avoir son sang sur les mains.

Chapitre 6

La troupe franchit les portes de la vieille Constantinople. La tension était telle que l'absence de Domenico et du gamin passa inaperçue. À peine avaient-ils pénétré à l'intérieur qu'un arc en ciel de couleurs s'imposa à leur vue. Les habitants revêtaient des costumes très variés, d'Occident, d'Orient, et même d'Asie. Tous ces gens s'exprimaient dans leur langue, une majorité en grec.

De nombreuses constructions en briques s'élevaient à une hauteur démesurée le long des artères et des encorbellements empêchaient le soleil d'éclairer les rues plus étroites. Certaines maisons possédaient leurs propres terrasses avec des jardins composés d'arbres purement décoratifs et sans grand intérêt comme des cyprès. Néanmoins, leur odeur se répandait dans les rues, se mêlant à celles des citrons et des oranges.

— Tu pourras t'en aller une fois que nous aurons livré les marchandises, le menaçait presque Amadio.

Pour qui le prenait-il ? Godefroy grommela. Il n'allait de toute façon pas abandonner sa jument, qui tractait encore le convoi. Le seigneur vénitien ne remarquait toujours pas l'absence de Domenico, ce nouveau lieu exotique attirant toute l'attention des pèlerins.

D'un coup, les badauds s'écartèrent sur leur gauche, et par réflexe, Godefroy se plaqua contre sa jument. Trois chars tirés par des chevaux au pelage d'un blanc éclatant déboulèrent à vitesse folle. Au lieu de paraître choquée, la foule débordait d'enthousiasme.

— Ils vont à l'hippodrome, ricana Amadio. Les dirigeants de Constantinople se prennent pour les héritiers de l'Empire romain.

Il cracha avec animosité par terre et Godefroy regarda les conducteurs de chars s'éloigner, leur cape rouge volant au vent et s'harmonisant avec la couleur de la crête en crin de cheval au-dessus de leur casque.

La troupe continua à avancer, découvrant des artères de plus en plus larges. Plusieurs places servaient de marchés où on échangeait des matières premières, mais aussi des produits luxueux comme de l'ivoire, de la soie, de l'encens, de l'ambre et également du blé d'Égypte.

Godefroy devait le reconnaître : il se sentait complètement perdu dans cette ville immense. Des dalles de pierres recouvraient les murs, et certains, légèrement abîmés, dévoilaient l'importance de la brique comme matériau de construction. Sans compter les statues qui se dressaient, belles et fières sur les routes pavées... Il avait l'impression de déambuler dans un tout autre monde.

Bientôt, ils s'arrêtèrent devant un édifice somptueux composé de plusieurs coupoles. Des chœurs provenaient de l'intérieur, répandant des chants d'une émotion infinie. Leur voix était douce et cristalline et Godefroy sentit son cœur se crispier.

Il tourna la tête vers Amadio, qui ordonnait justement de faire une pause pour demander leur chemin.

— Je reviens, déclara Godefroy, attiré par le chant des sirènes.

Il désigna la basilique et un pèlerin haussa un sourcil perplexe :

— Alors, comme ça, tu es finalement croyant ?

Godefroy ignora ses sarcasmes et pénétra à l'intérieur. Il n'en crut d'abord pas ses yeux. La coupole principale culminait à plus de cinquante mètres du sol. Des colonnes hellénistiques soutenaient des travées latérales et les murs semblaient recouverts d'or, décorés d'une nuée d'anges et de saints en vêtements antiques. Tout était mélange de mosaïques, peintures et pièces d'orfèvrerie très expressives, comme créées pour saisir le cœur des fidèles. Et là, devant l'autel, chantaient de jeunes personnes aux cheveux longs et ondulés, dans des toges d'une blancheur immaculée. Leurs traits, d'une finesse inouïe, ressemblaient aux anges représentés dans la basilique. Leur voix, très aiguë, devait assurément appartenir à des femmes, et pourtant, ils ne possédaient pas leurs formes voluptueuses. Ils ressemblaient plutôt à de jeunes hommes...

Une main se posa sur son épaule et il sursauta vivement. Si vivement qu'il en sortit son poignard.

— Tout doux, on repart, déclara Amadio. Je venais te chercher.

Le mercenaire rangea son arme sans une excuse, perturbé d'avoir été surpris. Le vieux Vénitien s'en amusa :

— Alors, aimes-tu la liturgie des anges ? se moqua-t-il.

Godefroy lui lança un regard suspicieux. Le sarcasme emplissait la voix du seigneur.

— C'est ainsi que les Grecs nomment le chant de ces...

Il montra du menton l'assemblée de chœur.

— Ils sont si nombreux.... N'est-ce pas une preuve de leur décadence ?

Comme le mercenaire ne répondait toujours pas, Adamio l'entraîna par le bras pour le faire sortir de Sainte-Sophie. Une fois à l'extérieur de l'église, il renchérit :

— Éloignons-nous le plus possible de ces eunuques avant que leur ignominie ne déteigne sur nous. De tels êtres ne devraient pas exister.

Godefroy resta muet, cette fois de stupéfaction. Des eunuques... Par bonheur, son silence était tellement habituel que son interlocuteur ne s'en offusqua pas et ils reprirent leur chemin. Godefroy se maudit alors de ne pas en avoir appris davantage sur l'Empire romain d'Orient. Pourquoi castrer des hommes et les obliger à chanter dans une église ? Pour bénéficier de leur voix fluette et ravir les sens ? Couper les parties génitales constituait une mutilation effroyable. Non, il ne comprenait pas. Il repensa au jeune garçon laissé aux murailles. Allait-il s'en sortir ? Godefroy aurait peut-être dû le faire entrer, et le confier à d'autres eunuques. Eux auraient su l'aider. À moins que ce traitement ait pour but d'obtenir la docilité des esclaves ? Dans ce cas, il avait bien fait de ne pas l'emmener dans la fosse aux lions.

— Calme-toi, c'est bientôt fini, s'agaça Amadio.

Ils marchèrent encore longtemps dans ces rues remplies d'art et de couleurs, jusqu'à atteindre un jardin magnifique. Au centre, des cyprès poussaient à intervalle régulier autour d'un large bassin rectangulaire. Des oliviers bordaient deux chemins de part et d'autre de l'eau, menant vers un palais serti d'une coupole. Ils abandonnèrent le chariot et Godefroy

fronça les sourcils lorsqu'un serviteur tira sur les rênes de sa jument pour l'entraîner vers les écuries.

— Détends-toi, tu la récupèreras après.

La tête haute, Adamio et ses hommes foulèrent le jardin immaculé, le souillant de la crasse qui les recouvrait. Godefroy n'était d'ailleurs guère plus présentable. On leur ouvrit de très larges portes sculptées et, à peine à l'intérieur, le mercenaire ne sut plus où regarder. Une majestueuse coupole s'élevait au-dessus de sa tête et d'incroyables mosaïques dorées recouvraient les murs. Tout n'était qu'opulence et magnificence. Les serviteurs eux-mêmes portaient des soieries colorées et d'autres individus, qui ressemblaient à des nobles, arboraient des sortes de caftans à la mode perse, soit des tuniques à manches longues, sans col, et ouvertes en leurs milieux.

Les pèlerins durent patienter, et les domestiques en profitèrent pour leur offrir de quoi boire et se restaurer. Godefroy, d'habitude peu enclin à accepter la nourriture d'étrangers, dut déroger à ses principes. Il avait beau être fort, son corps ne résisterait pas à des semaines de malnutrition. De plus, ce n'était pas quelques fruits et un peu de vin — coupé à l'eau comme se plaisait à se moquer les Vénitiens — qui allaient lui nuire.

— Notre maîtresse va vous recevoir, déclara un serviteur plus que bien portant.

Godefroy reconnut immédiatement l'homme imberbe qui leur avait attribué leur mission. Il comprit mieux le malaise qu'il avait ressenti en sa présence. Cette voix si douce et féminine... Était-ce aussi un eunuque ? Il réitéra sa phrase dans la langue des pèlerins et ceux-ci se regardèrent, puis acquiescèrent.

Ils les emmenèrent dans ce qu'on pourrait comparer à une salle de trône, sauf que de nombreuses banquettes reposaient sur les côtés ainsi que devant eux, au-dessus d'une volée de marches. Une femme habillée d'une toge les attendait, assise, ses longs cheveux noirs et bouclés recouverts d'un voile transparent. Sa beauté n'avait d'égal que sa grâce et ces idiots de Vénitiens ne trouvèrent rien de mieux que de siffler et d'échanger des remarques que Godefroy devina peu flatteuses.

Au lieu de réprimander ses hommes, Amadio se lança dans une diatribe qui dura un long, très long moment. Godefroy n'y comprit pas un traître mot puisqu'il la prononça dans son dialecte. L'eunuque qui les avait accueillis s'était placé aux pieds des marches et traduisit en grec le discours d'Amadio, qui se résuma... à deux phrases. La dame offrit une courte réponse et son traducteur déclara, étonnamment en français :

— Ma dame vous remercie d'avoir rapporté ses biens jusqu'à elle. Néanmoins, c'est dommage que vous n'ayez pas respecté l'accord conclu avec notre défunt maître.

Elle se releva avec nonchalance et se dirigea à l'arrière de la pièce, comme si la discussion était close. Godefroy ne comprenait rien à la situation.

— Halte là ! s'écria Adamio.

Elle se figea.

— Pour qui te prends-tu, chienne d'Hélène ?

Ses soldats sortirent les armes.

— Que fais-tu ? grommela Godefroy.

— Tais-toi et obéis.

Le mercenaire fronça les sourcils, mais ne bougea pas.

— Tu vas nous donner ton palais et mes hommes s’installeront ici, de gré ou de force !

La tension envahit Godefroy, cela ne faisait pas partie de leur accord... L’eunuque conservait un calme sidérant, de même que les serviteurs autour.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ? demanda-t-il de sa voix fluette.

— Nous sommes bien plus nombreux...

— Adamio..., objecta Godefroy.

Aider des pèlerins à rentrer dans Constantinople était une chose, s’emparer d’une maison de noble, et déclarer la guerre par la même occasion, en était une autre. Une lame chatouilla alors sa gorge et Godefroy dut écarter les mains.

— Obéis ou ton sang sera le premier à...

Adamio ferma brutalement les yeux et chancela légèrement sur le côté.

— Qu’est-ce que...

— Croyiez-vous vraiment pouvoir nous envahir sans que nous le sachions, chiens de papistes ? déclara la jeune femme avec un accent grec prononcé.

Les hommes faiblirent un à un et Godefroy les vit se courber sous l’effet de la douleur, sans savoir comment réagir.

— Prendre Constantinople n’est pas une mince affaire. Nous ne vous servirons pas de bastion, poursuivit l’eunuque.

Une souffrance sourde vrilla soudain le crâne de Godefroy et il tomba à genoux. La nourriture ! Ces traîtres avaient empoisonné la nourriture !

— Comment l’avez-vous découvert... ? balbutia Adamio.

— Vous avez la langue bien pendue, un peu trop d’ailleurs..., se moqua la dame.

Une silhouette la rejoignit, plus petite et pourtant tout aussi belle et gracile. Elle était revêtue de riches soieries et portait une chlamyde. De longs cheveux blonds cascadèrent dans son dos lorsqu’elle pencha la tête en arrière et que la dame l’embrassa sur les lèvres.

Godefroy sombra alors dans les ténèbres.

Chapitre 7

Le mercenaire se réveilla en sursaut. L'obscurité régnait autour de lui, mais il devina à l'odeur d'excréments et de paille qu'il se trouvait soit dans une écurie, soit dans des geôles. Ses poings liés par des chaînes le portèrent vers la dernière option. Un marteau tapait dans son crâne comme sur une enclume et un goût amer lui remplissait la bouche.

— Vous êtes réveillé, déclara une voix douce et aiguë.

Godefroy cilla et distingua une faible lumière face à lui. Avec précautions, il avança, jusqu'à se retrouver bloqué par des barreaux en métal. Un jeune adolescent blond, une bougie dans la main, l'observait avec intensité. Du khôl rehaussait son regard, accentuant son côté féminin. Sa peau était d'une pâleur stupéfiante, et ses yeux d'un bleu... que Godefroy n'avait vu qu'une fois dans sa vie.

— Toi..., gronda-t-il, en attrapant les barreaux.

La colère gonfla dans sa poitrine de s'être si facilement laissé bernier. L'esclave qu'il avait cru sauver était en réalité un espion. Depuis tout ce temps, c'était lui le loup dans la bergerie ! Contre toute attente, le garçon avança ses doigts vers le visage de Godefroy et caressa sa cicatrice avec une fascination déconcertante. Le mercenaire s'écarta.

— Ma maîtresse voulait s'assurer de leur bonne foi, déclara-t-il dans un français impeccable. Ces Vénitiens savaient que tu ne comprenais pas leur langue, et ils parlaient de leur plan très souvent... Rentrer dans Constantinople pour s'emparer des portes et les ouvrir à l'envahisseur... Aurais-je dû me taire ?

Le mercenaire fronça les sourcils.

— Quel âge as-tu ?

Il repensa à son aspect miséreux et à tout ce que le gamin avait dû subir pour respecter le souhait de sa maîtresse. Comment avait-elle pu...

— J'ai l'âge de bien des choses, éluda-t-il avec un sourire qui révéla ses dents très blanches.

— Ce n'est pas la place d'un enfant.

— Je suis plus dangereux que toi. D'ailleurs, qui de nous deux est enfermé ?

Godefroy grommela et s'écarta.

— Laisse-moi.

— Ils comptaient te tuer, quand tout cela serait fini.

Godefroy tiqua malgré lui à cette déclaration. Qu'est-ce que le garçon voulait dire ? Il serra les dents pour ne pas lui poser de questions. Il était encore trop contrarié de s'être fait manipuler.

— Ils te prennent pour un poulain⁶, un traître.

Godefroy ne réagit toujours pas.

— Ne comprends-tu vraiment pas pourquoi ?

Cette fois, son interlocuteur souffla :

— Qui est Aylal ?

Godefroy fondit sur l'enfant si vite qu'il n'eut pas le temps de s'écarter. Le mercenaire attrapa ses beaux vêtements et lui écrasa presque le visage sur les barreaux.

— D'où connais-tu ce nom ? rugit-il.

— De ta propre bouche, avoua le garçon sans toutefois paraître inquiet.

Il affichait une telle assurance que cela en était déconcertant. Il reprit :

— Tu parles dans ton sommeil. Tu t'exprimes très bien en arabe, même si tu n'utilises pas le langage classique. Il y a des régionalismes que je ne connais pas. Espagne ? Afrique peut-être ? Mais certainement pas l'Égypte... Dans tous les cas, les Vénitiens t'ont entendu.

Godefroy le relâcha vivement, puis s'écarta, sans toutefois émettre le moindre commentaire. Il préféra lui faire dos, espérant qu'il comprenne que la discussion était close.

À la place, un cliquetis retentit.

— Tu es libre.

Le garçon flotta plus qu'il ne marcha vers lui. En l'espace de quelques secondes, les chaînes en métal de Godefroy tombèrent au sol.

— Pourquoi fais-tu cela ? Je pourrais te tuer rien qu'avec la force de mes mains..., chuchota le guerrier.

— Certes, mais tu n'en feras rien.

— Je ne suis pas un homme bon.

— Les hommes bons sont des mythes, Godefroy le Balaféré. En revanche, les hommes d'honneur existent, et tu en fais partie. Tu as voulu me sauver, je paye ma dette.

— Domenico ? questionna-t-il avec perplexité.

— Non, lui ne constituait guère une menace, sourit avec malice le gamin. Mais je n'aurais pas pu me battre contre tant d'hommes lorsqu'ils m'ont découvert.

Godefroy le dévisagea, ignorant s'il devait rire de son arrogance à l'idée de pouvoir tuer un pèlerin armé ou non.

— Viens, tu dois sortir avant que ma maîtresse n'exécute les traîtres.

— Elle te punira...

⁶ Un franc occidental arabisé, ayant adopté la langue et les mœurs des Orientaux. La plupart avaient toutefois conservé la religion chrétienne.

— Peut-être, avoua-t-il. Ou pas. Je lui ai trop manqué.

Il lui jeta un magnifique sourire et son impertinence laissa une fois de plus le mercenaire sans voix. Ils déambulèrent dans des couloirs sombres où les Vénitiens commençaient à se réveiller. Comme Godefroy n'avait pas autant bu et mangé qu'eux, il avait ingéré moins de poison. La pente du tunnel où son guide l'entraîna ensuite devint de plus en plus abrupte, jusqu'à ce qu'il découvre la lumière du soleil dans un couloir à angle droit.

— Ton cheval t'attend plus loin. Tiens, cela t'aidera.

Le garçon lui tendit une bourse bien fournie, plus fournie encore que celle de Domenico.

— Je ne peux accepter..., ronchonna Godefroy.

— Considère-la comme le paiement de ma protection durant ces derniers jours.

Le mercenaire ne sut que répondre. Cet enfant... avait le don de trouver les mots pour manipuler son entourage. Il prit l'argent de mauvais gré, et d'un coup, le garçon plaqua ses lèvres sur les siennes. Godefroy recula comme s'il l'avait brûlé et son compagnon partit d'un rire cristallin.

— Tu n'es peut-être pas Vénitien, mais tu réagis comme un chrétien d'occident. C'est notre manière de saluer ceux qui comptent. Merci, Godefroy.

Il se détourna et le mercenaire l'attrapa par le bras pour le retenir. Une veine pulsait le long de sa tempe et son cœur battait fort dans sa poitrine, soit autant d'émotions qu'il n'avait plus ressenties depuis longtemps. Le garçon ne l'attirait pas physiquement, mais il éprouvait le besoin de le protéger.

— Viens avec moi. Je peux te trouver une famille où tu pourrais grandir en paix et heureux...

— Non, cela ne me correspond pas.

Les lèvres de son interlocuteur s'étirèrent sur un large sourire franc, mais Godefroy ne le lâcha pas. La colère gonflait en lui et, comme à chaque fois, des paroles dures et blessantes s'échappèrent de sa bouche :

— Tu préfères rester avec ceux qui t'ont si sauvagement mutilé ?

Cette fois, les traits du garçon se crispèrent et il récupéra sèchement son bras.

— Tu ne sais rien, étranger.

— Oh si. J'ai bien saisi ce qu'ils t'ont fait subir...

— Je te croyais différent..., déclara avec déception son interlocuteur. Mais tu es comme ces chiens de papistes !

Godefroy accusa le choc sans comprendre.

— Pour ta gouverne, précisa son interlocuteur, c'est grâce à ma mère que je suis devenu un *ektomiaï*⁷. J'avais six ans. Elle était esclave, et quand elle a appris que notre maître se rendait

⁷ Garçon qui est devenu eunuque à la suite d'une opération chirurgicale de castration dans l'Empire romain d'Orient.

à Constantinople, elle m'a emmené en secret chez un médecin. Il a procédé à l'opération et a fait de moi ce que je suis maintenant.

— Je ne comprends pas, rétorqua Godefroy.

— Tout eunuque qui entre à Constantinople devient un homme libre. Nous sommes plus de vingt mille dans cette cité, crois-tu qu'il s'agit d'un hasard ? Un eunuque n'appartient à aucune classe sociale, nous valons autant que les nobles et servons loyalement la famille impériale. Ma mère m'a offert une chance inouïe, elle m'a affranchi de mes chaînes.

— Tu avais six ans, tu n'as pas pu choisir...

— Je recommencerai sans hésiter, tonna-t-il.

Son corps tremblait de rage et son regard débordait de volonté.

— Il faut savoir faire des sacrifices pour être libre. Et je préfère être eunuque plutôt qu'esclave !

Godefroy resta sans voix devant cette force de la nature qui prenait vie face à lui. Ce garçon n'avait pas besoin de sa protection, il le comprenait désormais. Il hocha la tête avec gravité, et son interlocuteur s'apaisa.

— Comment t'appelles-tu ? questionna le mercenaire.

— Mon nom d'eunuque est Théophile. Bonne chance, Godefroy. Je te souhaite de rapidement retrouver Aylal, Amessan et les autres personnes qui hantent tes rêves.

Le Balafré acquiesça, troublé malgré lui d'entendre ces paroles. Néanmoins, il n'arrivait pas encore à partir.

— Et quel est le nom que t'a donné ta mère ? souffla-t-il enfin.

Cette fois, la surprise gagna Théophile et il fronça les sourcils.

— Ta mère est une femme courageuse..., reprit Godefroy.

— Oui, elle l'était, le coupa-t-il abruptement.

Le mercenaire comprit que le garçon cachait un passé plus lourd que ce qu'il venait de lui en révéler. Il décida alors d'en finir, avant de le regretter :

— Le nom que tu portais à ta naissance ne désigne pas celui de l'esclave, mais celui de l'enfant qu'elle a chéri, d'où ma question. Fais attention à toi, Théophile. Et merci !

Godefroy s'écarta et rejoignit l'angle du couloir illuminé d'un pas pressé. Il n'avait pas envie de partir, et pourtant il avait l'impression de fuir.

— Godefroy ! s'exclama alors son ancien protégé.

L'intéressé se retourna vivement et découvrit le jeune garçon avec un visage dénué de toute colère. Celui-ci pencha légèrement la tête sur le côté et ses cheveux blonds glissèrent sur ses épaules. Il ressemblait plus que jamais à ce qu'on pourrait s'imaginer d'un ange.

— Anselme. Ma mère m'appelait Anselme !